L'arrivée des soldats allemands à Santilly en juin 1940

Voici les notes que Jean-Baptiste TERRIER, maire de Santilly en 1940, a prises du 15 au 25 juin 1940. Sa fille Madeleine BERTRAND les a copiées plus de 50 ans plus tard, en août 1996, pour les transmettre aux générations suivantes, sous le titre : « Notes sur les journées historiques de la défaite en 1940 à Santilly ».

Les sources

- *Ce texte a déjà été reproduit dans le premier Bulletin annuel 1996 de la S.E.H.N. (= Société d'Études Historiques et Naturelles du Pays de Grosne et Guye, à Saint-Gengoux-le-National, sous la présidence en 1996 de Gérard FERRIERE), pp. [49] – [56], précédé d'une contribution par Louis MONNIER et Michel SERRES¹ « Juin 1940, entre Grosne et Guye » (pp. 40 – 48), et suivi par plusieurs témoignages sur l'époque, de Anne DIAZ-PAQUELIN sur St-Gengoux (p. 57), du docteur Paul BERTHAULT sur Cersot (pp. 58 – 61), de Maurice BONNEFOY sur Montceau, Cormatin et la région (pp. 62 – 69) et des documents provenant des archives de la mairie de Saint-Gengoux (pp. 70 – 77).*
- *Les notes de Jean-Baptiste TERRIER ont également été publiées, sous le même titre, dans L'écho de Santilly n° 21 (octobre 2009) pp. 25 – 33.*
- *Enfin, la S.E.H.N. a encore une fois publié ces « Notes... », ou plutôt la première partie, dans un ouvrage édité par André THÉVENIN et Michel SERRES St Gengoux le National et entre Grosne et Guye. Témoignages et récits. De 1940 à 1944. (Numéro spécial du Bulletin de la SEHN) [Saint-Gengoux-le-National :] S.E.H.N. [(juin) 2005], 162 pages, pp. 28 – 35.*

L'original du texte de Jean-Baptiste TERRIER de 1940 semble être perdu. Le texte original de la main de Madeleine BERTRAND de 1996 est actuellement également introuvable ; une photocopie, par contre, de ce manuscrit se trouve dans les archives de la SEHN. C'est ce texte qui est fidèlement reproduit ici.

Avec l'aimable permission de la S.E.H.N. et de Madeleine BERTRAND.

Les auteurs

Jean-Baptiste Terrier

Né en 1881 à Messeugne, commune de Savigny-sur-Grosne, Jean-Baptiste TERRIER était maire de sa commune natale de décembre 1919 à novembre 1921,

¹ Michel Serres (16 septembre 1929 au Creusot – 3 décembre 2015 à Chalon-sur-Saône) fut cofondateur de la S.E.H.N.

avant de déménager à Santilly en 1921. De 1925 à 1949 il était maire de Santilly.

Il avait commencé des études à l'école des Arts à Chalon, avant de devenir cultivateur. À la suite du décès de son père, il est rappelé pour reprendre la ferme paternelle. Son petit-fils Jean-Claude Bertrand m'a envoyé plusieurs photos de ses dessins. J.-B. TERRIER a aussi sculpté en bois une maquette du Monument aux morts de Savigny-sur-Grosne.

Jean-Baptiste TERRIER est décédé le 6 février 1950 à Santilly. Sa tombe se trouve au cimetière de Santilly.

Madeleine BERTRAND

Née à Santilly (?) le 7 septembre 1918, Madeleine BERTRAND était la fille unique de Jean-Baptiste TERRIER. À l'âge de 17 ans elle fut atteinte de la poliomyélite, qui la privait dorénavant de l'usage de ses jambes. Elle s'est mariée à Lucien BERTRAND (1905 – 1976) en xxxx, qui lui aussi était maire de Santilly de février 1949 à 1976. Son fils unique Jean-Claude BERTRAND, né en 1954, était instituteur au Creusot (?). Madeleine BERTRAND était douée d'un esprit ouvert, d'un caractère charmant et d'une mémoire formidable. Depuis décembre 2007, elle vivait à l'EHPAD de Saint-Gengoux-le-National, où elle est décédée le 29 avril 2013, à l'âge de 94 ans. Claude CLERC, adjointe au maire, lui a consacré un hommage vibrant, dont on peut souscrire chaque mot, dans L'écho de Santilly n° 34 (juillet 2013), page 3.

I

Le témoignage du maire

Notes sur les journées historiques de la défaite de [[en]] 1940 à Santilly

Les lignes qui suivent sont le relevé des notes prises pendant ces angoissantes journées de juin 1940 où la France envahie, et tout paraissant perdu l'Allemand vint jusqu'à Santilly fouler le sol de notre petite patrie.

Pour ceux qui les vécurent l'oubli ne peut en être fait, et c'est à cette intention, pour que les générations futures conservent le souvenir de tout cela, qu'en est faite la narration destinée à être mise en place parmi les annales de la commune.

15 juin 1940 [samedi]

Par les communiqués de guerre, par la radio, on ressent la gravité de la situation planer sur nous, le doute, l'appréhension pénètrent dans les esprits. Depuis quelques jours déjà on voit circuler sur la R. N 481² nombre de voitures automobiles civiles chargées de linge, de matelas, fuyant devant l'invasion allemande, à un rythme accéléré croissant. Dans l'après midi vers 16 heures passe le 1^{er} convoi militaire composé de voitures du Service de Santé, camions chargés de soldats, voitures d'officiers, etc. ... Il s'arrête aux 4 chemins,³ les gradés descendent puis après un court arrêt il repart en direction de Cluny ; mais nous n'avons pu obtenir aucun renseignement.

– 16 juin – [dimanche]

L'exode enregistré hier s'est poursuivi dans la nuit, cependant plus au ralenti. Mais dès l'aube, l'afflux a repris dans des proportions troublantes et inquiétantes sur la 481. La gendarmerie demande d'urgence 2 hommes pour canaliser au carrefour des 4 chemins en direction de Cluny la file interminable des civils et militaires qui fuient devant l'avance foudroyante de l'ennemi. J'envoie **Pierre Fèvre (fils)*** et **Alphonse Jusseau*** qui sont placés l'un face au chemin de Santilly, l'autre face au chemin de S^t Gengoux, avec ordre d'interdire aux voitures de prendre ces directions et de les diriger sur Cluny.

D'heure en heure la circulation devient de plus en plus dense. – Et vers 10 heures du matin elle atteindra son point culminant pour se continuer tout l'après midi. A ce moment là commence un nouvel afflux par le chemin N° 49 et rejoignant au carrefour l'interminable file initiale. – Santilly à son tour se trouve sur le passage des fuyards. – Sur les routes on ne rencontre plus que camions chargés de troupes, camions d'essence, voitures d'officiers, motocyclistes, voitures civiles bondées de gens et de linge, matelas, bicyclistes parfois attachés à une remorque qui emmène la literie.

J'ai vu passer 2 soldats à pied porteurs de chacun leur fusil et leur équipement, disant venir depuis Dijon en empruntant chaque fois qu'ils l'ont pu une voiture où ils réussissaient à s'agripper. Pauvre Armée Française, où allaient donc ainsi nos soldats !! ...

A Clermont Ferrand disaient-ils s'installer sur un nouveau front. Pauvres gens qui fuyaient où allaient-ils aussi eux ? le savaient-ils, non ?

Ils fuyaient, ils fuyaient sans savoir où ?

² Actuellement la RD 981 (Cluny – Chagny)

³ Actuellement le carrefour de la RD 981 et RD 49

Pour la soirée les deux hommes mis pour régler la circulation le matin sont remplacés par **Maurice Jusseau*** et **Pierre Lévêque-Rabut***, et la cohue émigrante continue toujours sur les deux artères. – Ceux qui ont vu [[vécu]] ces heures trépid[a]ntes n’oublieront jamais le roulement incessant de toutes ces voitures civiles et militaires dont le bruit assourdissant emplissait les oreilles.

Santilly n’a jamais vu déferler sur ses routes pareille vague humaine, le cœur se serre, quelque chose d’angoissant vous étrein[t] que va-t-il se passer, qu’est-ce qui nous attend ? – Vers 3 heures de l’après midi passe à Santilly un convoi militaire, où, sur un camion placé au milieu se dresse en position de tir une mitrailleuse contre avions avec la bande de cartouches prête à partir, tout ceci n’est pas pour calmer les esprits qui sont très alarmés.

Aux 4 chemins le défilé incessant continue et se poursuit toujours à la même cadence. Des autos civiles sont arrêtées dont quelques unes en panne d’essence, leurs occupants sont couchés le long du fossé et attendent ? Pauvres gens qui ont fui leur[s] maisons abandonnant tout ce qu’ils possédaient ; d’eux pas un mot, pas une plainte. Cependant ils ont encore été bombardés et mitraillés en cours de route. Tout à coup dans le ciel serein et tranquille jusque là, nous apercevons en direction de Messey s/ Grosne, S^t Germain les Buxy le vol d’une formation aérienne ennemie attaquant les convois, nous entendons nettement le tir des mitrailleuses, elle comporte 6 appareils.

Quelques instants plus tard[,] une nouvelle formation bourdonnante venant de l’ouest passe à faible altitude au dessus de nos têtes. Les réfugiés se couchent dans les fossés nous criant de faire comme eux, car ils savent ce dont nos ennemis sont capables pour avoir déjà essuyé leur feu dans les mêmes conditions. Nous avons appris depuis qu’il s’agissait d’appareils **italiens** venant de jeter des bombes sur Montceau les Mines et s’en retournant sur Mâcon qu’ils arrosèrent également en passant.⁴ Dans la soirée le flot de réfugiés s’est bien ralenti, beaucoup se sont arrêtés et se reposent au bord du fossé. Vers 6 heures du soir le Chef du groupement des **Gardes Territoriales M.P.**⁵ ... que je rencontre me dit qu’il a ordre de faire sauter les ponts !! ... La partie de maisons longeant la route de Sercy (**maison Rebouillat***) devait aussi sauter. Heureusement que ces ordres ne furent pas exécutés.

– **17 juin** – [lundi]

L’exode s’est poursuivi toute la nuit au ralenti pour reprendre de plus bel dans la matinée.

⁴ Le 10 juin 1940, la victoire allemande étant prévisible et le gouvernement français ayant quitté la capitale, l’Italie avait déclaré la guerre à la France et commencé, le 11 juin, les hostilités

⁵

Une cinquantaine de **soldats territoriaux du groupement Forestier de la Ferté**⁶ vient vers 8 heures faire la pose devant l'école. On leur a donné l'ordre de quitter leur chantier après avoir auparavant abattu de grands arbres de la forêt en travers des routes pour gêner l'avance des envahisseurs et d'attendre de nouveaux ordres à Santilly. Ces ordres ne viennent pas, on ne voit aucun gradé, les soldats ne savent pas où ils sont, et certainement qu'ils préféreraient suivre la cohue que de rester là où sans direction ils n'ont que faire et ils sont à pied. Finalement après avoir mangé un peu ils repartent et s'incorporent à la marée évacuatrice. A partir de ce moment le défilé incessant s'accroît toujours à Santilly mais maintenant composé presque uniquement de civils.

Bientôt apparaissent des chars de culture emmenant des familles entières bourrés de matelas[,] d'objets de literie de toutes sortes, de provisions, d'ustensils de ménage, des poules, des lapins dans de petits tombereaux à bras qui suivent attachés derrière les chars.

Le changement dans les véhicules qui se sont succédés paraît troublant. Il nous produit l'effet que le péril que chacun redoute se rapproche de nous ; cependant on ne perçoit aucun bruit de cannonade ni de combat. A voir pareille évacuation de civils le bruit se répand que les allemands raflent tous les jeunes gens à partir de 16 ans. En effet une ruée se sauve à bicyclette et la contagion exerce ses ravages. Ceux de Santilly || veulent en faire autant ils demandent à partir. Dans cette cohue où iront-ils ? nous ne pouvons que leur conseiller de rester.

Au reste les instructions préfectorales (signées **Thomasini**)* sont formelles « on ne doit évacuer que sur ordre, on court plus de risques en se sauvant qu'en restant chez soi [»]. Ce qui n'a pas empêché ce même Préfet de **déménager** en vitesse à l'approche ennemie abandonnant ainsi son département.

Cependant voyant passer tant de leurs camarades qui se sauvent et qui viennent des alentours sur les conseils de leurs parents, dans la soirée ils partent aussi à leur tour à bicyclette.

Devant le passage de tous ces émigrants on aurait pu penser un instant recevoir un ordre d'évacuation, mais rien n'est venu, n'ayant plus de Préfet. Ici il n'y a plus que les jeunes qui partent, aucun foyer ne bougea.

Depuis ce matin nous sommes sans électricité, le courant a été coupé. Je viens de voir passer le chef d'exploitation de la S^{te} Grosne et Centre qui nous alimente, la firme se replie au Puy dans la Loire. Venant de Chalon s/ Saône il

6

m'apprend que les gens fuient en toute hâte, que la gare est embouteillée par les trains qui ne partent plus.

De la part de cet homme force m'est donnée d'ajouter créance à ses dires et j'en suis douloureusement impressionné. L'après-midi de cette journée se passa dans une grande anxiété, personne ne travaillait plus, nous vivions dans une atmosphère pesante qui tendait les nerfs de chacun au suprême degré, chacun s'attendant au pire.

Dans la soirée nous nous tenons constamment dans la cour de l'école, d'où nous observons la circulation routière quand nous voyons arriver à bicyclette en sens inverse à l'évacuation, un militaire casqué, sanglé dans un uniforme flambant neuf, portant les galons de sous-lieutenant. Notre curiosité et notre méfiance sont mises en éveil par ce personnage louche[,] hésitant, s'exprimant mal dans notre langue, on devine un étranger. Aux questions qui lui sont posées, il répond par un français qu'il écorche. Il dit qu'il est officier belge, que sa famille est restée en Belgique et que si comme le bruit en court l'armistice est signé[,] il serait heureux de voir se terminer la guerre. A brûle pour point nous lui demandons ses papiers et crions : [«] Police », le pseudo officier belge enfourche promptement sa bicyclette et démarre aussitôt en direction opposée. Il avait compris et ne se sentait pas en sécurité parmi nous. Dès qu'il eut le dos tourné **Jean Marie Mussy***, conseiller municipal venait nous signaler son passage au quartier de l'Eglise où il venait de se faire remarquer par sa tenue et la curiosité déplacée avec laquelle il cherchait à obtenir des renseignements sur les mouvements de troupes.

Qu'est-ce qu'un officier belge à bicyclette, isolé, seul, sans soldats aurait pu faire là ? Ce ne pouvait être qu'un espion de la 5^{ème} colonne envoyé en avant pour renseigner l'ennemi de ce qu'il se passait aux abords des principales lignes de retraites.

Quelques instants plus tard, nous entendîmes des explosions en direction de Montceau, Le Creusot et aux 1^{ers} abords nous pensions à des dépôts de munitions que l'on faisait sauter. Comme elles allaient se rapprochant et que nous percevions nettement le départ des coups précédant les explosions, il fallut bien se ranger à l'avis qu'il s'agissait d'un bombardement peu éloigné. En effet c'était Buxy qui venait d'essuyer le feu des canons allemands parce que l'officier français commandant le dépôt d'instruction des recrues, le **capitaine Béranger***, faisant face à son devoir, avait organisé la résistance, disposé ses hommes en position de combat et ordonné le tir.

Un moment plus tard la canonnade se fit entendre en direction du Jura et se perdit dans la nuit avec le bruit du tonnerre d'un orage qui venait d'éclater.

Ainsi se termina cette journée pleine d'angoisse et vint la nuit avec ses plus sombres pressentiments.

Il était nuit, j'étais en train de traire mes vaches lorsque **Maurice Jusseau***, le premier vint m'annoncer l'arrivée des Allemands. Ils sont là me dit-il ! Quoique m'attendant à tout, j'en suis tout interloqué. – Là, où ? Ils passent sur la route nationale ! oui c'était vrai ils passaient sur notre 481 sans s'arrêter, poursuivant leur avance, sans aucun obstacle devant eux en direction de Mâcon. – Ils déferlèrent ainsi toute la nuit, et les troupes françaises en retraite venant de Chalon s/ Saône par le GC N° 49 se faisaient coincer par eux au carrefour à sa jonction avec la R Nationale.

Ayant eu connaissance des faits beaucoup de soldats s'arrêtèrent ici, y couchèrent au lieu de continuer leur chemin pour être fait prisonniers plus loin.

C'est alors que sur les conseils d'officiers français ayant passé une partie de la journée à Nanceau à se cacher avec des femmes qui n'étaient pas les leurs, ils apportèrent leurs fusils à la mairie, où j'en fus fort embarrassé, car il y en avait beaucoup. Il y avait déjà tous les fusils de chasse qui y étaient déposés et que les Gardes territoriaux utilisaient pour la garde de la voie ferrée entre les Crays et Etiveau et tout ce qui était armes à feu : révolvers, pistolets.

Les 3 Officiers dont 2 lieutenants et un sous-lieutenant venaient de Dijon d'où, **des embusqués** sans aucun doute ils s'étaient sauvés en autos prenant soin d'emmener leurs « poules » avec eux. Ils échouèrent à Nanceau⁷ où ils passèrent la journée. Là ils étaient tenus au courant de ce qui se passait par le poste de T.S.F.⁸ du moulin marchant sur accus, le seul fonctionnant au pays, les autres sur secteur étant muets depuis 24 heures.

A la nuit ils demandèrent à coucher avec leurs suivantes, aux cafés on s'y refusa, ainsi que dans les autres maisons et ils durent se séparer.

Et celle-ci se passa avec des acoups car il arrivait toujours des soldats français par Santilly qui se trouvaient plus loin barrés par les allemands. Il n'y eut cependant que de la bousculade, ceux qui purent se sauver ne manquèrent pas et aucun coup de feu ne fut tiré.

– **18 juin** – [mardi]

La nuit parut longue, tout le monde était dans l'anxiété[,] qu'allait-il se produire ? L'ennemi avait continué d'arriver sans arrêt, toute la nuit nous avons

⁷ Il s'agit du Moulin de Nanceau sur la Grosne, à 500 m du centre du village

⁸ Expression vieillie pour radio (« Télégraphie / téléphonie et autres transmissions sans fil »)

entendu le bruit des transports sur la route. Nous n'avions guère dormi, et de bon matin nous nous attendions à les voir arriver à Santilly. Ce ne fut pas les allemands qui nous firent lever (on ne dormait pas) mais les soldats français apportant toujours les fusils à la mairie, celle-ci en était encombrée.

Dans la cour de l'école, en causant, un groupe se forma avec les militaires, l'institutrice Mademoiselle Mallet* et sa famille. Je les quittais pour emmener chez moi un soldat de ma connaissance qui passait exténué. Pendant qu'il se réconfortait en déjeunant nous entendîmes le bruit d'une grosse moto s'amenant à toute vitesse du côté de l'Eglise, je dis, les voilà. En effet sans descendre de sa machine, le motocycliste, un allemand enveloppé dans un large manteau de cuir vint s'arrêter devant le portail de l'école où j'avais laissé le groupe quelques instants auparavant, sortit son pistolet automatique tenant en respect soldats et civils qui levèrent tous les bras. A un soldat il fit rendre impossible la manœuvre des culasses de fusils qui étaient déposés à leurs pieds dans la cour, puis en le faisant marcher devant lui, se fit conduire sur la place, explorant les maisons et faisant prisonniers ceux qu'il trouvait.

C'est là sur la place au **café Douhay*** que cet allemand seul, au regard féroce, aux yeux mobiles comme l'éclair, fit prisonniers environ 150 soldats français qu'il emmena toujours seul au carrefour des 2 routes.

Cependant le plus écoeurant de tout ne fut pas la prise des soldats ; mais quand il revint arrêter les 3 officiers français cités plus haut, ceux-ci l'attendant tranquillement au café Douhay*. Sous son manteau de cuir nous n'avons pas pu distinguer s'il avait un grade, nous sommes convaincu que non et c'est à lui que se sont rendus les 3 officiers armés qui avaient le droit et le devoir de se défendre, qui pouvaient se cacher, se sauver au lieu de l'attendre et de se rendre aussi lâchement qu'ils l'ont fait. Il y avait des soldats disséminés partout, et tous heureusement ne firent pas comme leurs chefs, un grand nombre se sauva ou se mit en civil travaillant chez les gens. Les officiers furent emmenés en auto par **Jean Baptiste Douhay (dit Paul)*** jusqu'à Saint Boil, qui ramena la voiture qui ne pouvait être déclarée prise de guerre n'appartenant pas à l'armée mais était une auto civile avec laquelle ils s'étaient sauvés de Dijon. Le boche suivit derrière avec sa moto.

Et c'est tout ce que l'on vit à Santilly comme allemand aujourd'hui. Ce que l'on rencontrait c'était uniquement des soldats français épars, désorientés, ne sachant où se diriger. Quelques uns apportèrent encore des fusils mais j'ai vu un sergent qui, à tout prix ne voulait pas se défaire de son revolver chargé au cran d'arrêt. Il fallut user de persuasion pour lui faire comprendre que toute velléité de résistance était devenue dangereuse et sans espoir, avec les risques de compromettre des vies inutilement, mais c'était vraiment un patriote.

Après le départ des prisonniers il était resté des chevaux de l'armée qui avaient été abandonnés et que l'allemand ne savait pas. Pour éviter d'être pris à leur tour, ils furent partagés sur la place entre les gens présents et emmenés. Les personnes ayant pris les chevaux sont : **Limousin père*** 1 – **Nazare J.*** 1 – **Tremeau*** 1 – **Baillard*** 3 – **Bouillaud*** à Etiveau 1 – **Canillot*** à Etiveau 1 – **Flamand*** à Etiveau 1 – **Canet*** à Bresse 2 – **Cognard*** 3 – 2 autres furent mis sur **la Rongère** et un troisième remis à **Mayel***.

Ces chevaux restèrent en leur possession jusqu'à ce que l'autorité militaire les réclame. 3 autres attelés à un char appartenant à des civils avaient été laissés dans la cour de **Marcilly***, ils furent retrouvés et reconnus par le propriétaire.

Le reste de la journée se passa sans incidents, les troupes allemandes passent sans arrêt sur la route N^{le} mais nous n'en voyons pas ici. Beaucoup vont les voir et assistent au pillage des français par les français qui s'effectue là bas sous les yeux du boche qui doit se faire une piètre idée de nous.

Je dois noter que dans la journée deux gradés de **la 2^{ème} batterie du 34^{ème} R.A.C.**⁹ le maréchal des logis **Roger Navarre*** et le brigadier **René Hallot*** m'avaient apporté deux sacs contenant la comptabilité, et toutes les pièces afférentes à leur batterie. Responsables du dépôt dont ils étaient porteurs ils ne voulaient pas que son contenu soit pillé et puisse disparaître, c'est pourquoi ils me le confiaient.

J'ai admiré le loyalisme de ces 2 jeunes dans l'accomplissement de ce qu'ils considéraient comme leur devoir. Le Maréchal des logis était originaire de Caen, le brigadier du Havre. J'ai fait droit à ce qu'ils voulaient, tout a été remis à l'autorité militaire, en l'occurrence le **capitaine Allain*** chargé de la récupération de tout le matériel abandonné par l'armée qui siégeait à Saint Gengoux.

– 19 juin – [mercredi]

La nuit se passa normalement sans incident, tout le trafic de l'occupant s'effectuant sur la route Nationale. Pas d'allemands à Santilly aujourd'hui, mais en revanche on voit nombre de soldats français dispersés qui se sont cachés chez les gens. Entre autre je vois passer avec un groupe de (Coloniaux ?) le M^{al} des logis **Navarre*** et le brigadier **Hallot*** qui m'ont apporté leur précieux ballot de leur batterie, ces gradés ont rassemblé les hommes qu'ils ont pu et avec eux cherchent à rejoindre l'armée française s'ils peuvent passer entre les mailles du filet tendu. Tous je les fais entrer chez moi, je leur donne à boire. Parmi eux se trouve un civil, je lui demande d'où il vient, il répond ceci « Monsieur je suis un

9

récupéré, il y a 4 jours que je suis arrivé à Buxy je n'ai pas été habillé, il a fallu se sauver. [»] Un autre soldat pleure et me dit « Monsieur mon père a été tué à la guerre et moi je la fais encore » ! ...

On entend dans la soirée le canon tirer en direction du Jura. Orage pluie

Jeudi 20 juin

Dans la matinée de ce jour je me rends à St Gengoux pour demander à un **électricien Mr M... père***, le rétablissement du courant électrique sur notre ligne, coupé depuis le 17, mais il n'est pas encore possible de le faire. Quand je rentrais un défilé interminable de troupes motorisées allemandes se fait sur la R.N. Au moment où je traversais le convoi est en stationnement, je passe sans encombre. En arrivant au pays je vois des autos de soldats allemands qui parcourent les rues, je n'ai que le temps de rentrer chez moi,¹⁰ et aussitôt les voitures, camions, et autos de toutes sortes s'engouffrent dans la cour pénètrent dans le pré où elles s'installent tout le long de la haie longeant le chemin d'Etiveau. Aussitôt les occupants coupent des branchages et se camouflent avec.

Madeleine Bertrand écrit en marge : « J'ajoute un détail que mon père a oublié, c'est que notre vache qui était dans le pré est venue manger les branchages sur leurs autos, ils nous ont, de ce fait, donné l'ordre de la rentrer... »

Au même instant l'école et le pré de la maison Curtil* étaient également occupés. Dans la cour de l'école sous les arbres stationnent les autos d'officiers et un camion qui a à l'avant une large croix rouge, l'état major est installé dans la salle de l'école. Sitôt aménagé un poste de T.S.F. joue toute la journée et donne des informations en allemand.

Chez moi ce sont divers services qui séjournent, la cour est garnie de camions et d'autos. A la maison Curtil* dans le pré est installée une compagnie d'infanterie avec toutes ses voitures. Je vois sur les pattes d'épaules de 2 officiers qui sont montés chez moi, chercher des œufs, le N° 654 avec de petits galons blancs. Ils ne parlent pas français, l'un est très grand, mince poli sympathique[,] il me fait comprendre qu'il est de Hambourg, l'autre est plus colosse avec sa grosse tête ronde et large[,] il est également aimable. Ils emportent les œufs qu'ils nous paient en argent français. Ils font rapporter le panier qui a servi à les emporter par une ordonnance qui poliment nous remercie.

¹⁰ Il s'agit de la maison qui fait l'angle rue Cour Lombard et chemin des vignes. Madeleine Bertrand y a vécu jusqu'en décembre 2007, actuellement c'est le n° 13 rue Cour Lombard

Ailleurs les soldats se répandent dans le pays cherchant à acheter surtout les œufs et les font cuire chez l'habitant. Tout se passe normalement, ils sont polis, corrects aucun incident ne se produit. Et la soirée se passe ici dans un mouvement inaccoutumé, dans un va et vien constant ; le bruit des voitures, le ronronnement des moteurs la pétarade des motos. Vers 9 heures du soir alors que nous étions à table, soupant à la bougie, 2 soldats sont venus nous dire : « Formellement interdit de sortir de chez vous de 10 h du soir à 6 h du matin », on n'avait pas besoin de la consigne pour ne pas le faire.

Quelques instants plus tard 2 autres sont revenus me demander de la paille, je les ai conduits à la meule où je trouvais leurs camarades couchés et à côté desquels ils s'installèrent.

21 juin [vendredi]

Depuis hier un mouvement inaccoutumé règne à Santilly par suite de l'occupation allemande. Placé en face de l'école et bien disposé pour voir, je peux me rendre compte de tout ce qui se passe, car c'est de l'école que partent tous les ordres. Toute la journée dans la cour chez nous des estafettes vont et viennent et c'est une pétarade continuelle de leurs puissantes motos elles sont [lacune] ses. Aujourd'hui dans la matinée les personnes présentes assistent au défilé au pas de parade de la compagnie d'infanterie. Ce défilé part de la maison Curtil* pour aller à l'extrémité nord du pays et revenir, j'ai assisté et j'ai entendu dans un pur français l'officier qui commandait : compagnie halte – compagnie marche – messieurs les soldats partez au foot-ball.

Leur séjour m'apparaît comme une journée de repos, il se passe quelque chose que nous ignorons. Vers 6 heures du soir 2 officiers supérieurs dans une superbe auto s'installent au milieu de la cour de l'école et, d'un poste de T.S.F. installé devant dans une voiture pour entendre les informations en français. Je me doute de ce qu'elles peuvent valoir, mais depuis le 17 nous ignorons tout de ce qui se passe. Je m'approche et viens discuter près du portail de l'école où je reste debout avec d'autres personnes, les officiers nous font signe d'approcher et nous offrent des chaises. C'est là que nous avons appris que l'armistice était demandé, et que les pourparlers se déroulaient en la forêt de Compiègne au carrefour de Rethonde, au même endroit que cela s'était passé 20 ans auparavant, pour venger l'honneur du peuple allemand.

Avant qu'il fut nuit nous remarquons un certain mouvement parmi les soldats. De l'école ils accourent dans mon pré et forment le cercle autour de leurs officiers, des ordres qui viennent de parvenir leur sont sans doute donnés. Puis vers 11 heures du soir, alors que le pays est endormi c'est le départ.

– 22 juin – [samedi]

Les allemands ont évacué, leur séjour a été court mais ils se sont bien conduits aucun reproche n'est à leur adresser. Ils ont laissé sur les lieux où ils ont séjourné nombre d'objets de toute sorte, victuailles, etc. ... volés précédemment en butin de guerre.

Il n'était pas jour hélas que le pillage en était commencé, particulièrement chez moi, les sans scrupules avaient déjà pénétré dans le pré et avaient soustrait tout ce qui faisait l'objet de leur convoitise. Lorsque j'allais visiter les lieux, il y avait abandonné, une automobile **Hoschkiss**¹¹ volée à Sens, un camion militaire français dont le moteur était hors d'usage, des batteries d'accumulateur, des pièces diverses, des bidons d'essence vides, des chambres à air, pneus pour auto, 2 bombonnes de 40 litres chacune pleine de fine champagne, des caisses, des bouteilles vides, des chaises, des légumes secs etc.

Je récupérais l'essence qui fut mise en sécurité à la mairie et chez moi. Mais il était impossible d'empêcher les gens de venir voir, et trop en profitaient de s'emparer de ce qui leur plaisait. Dans la journée 2 jeunes gens inconnus se disant soldats français cherchaient à s'emparer de la voiture Hoschkiss, ils la mirent en marche et partaient avec lorsque je m'y opposais, disant que rien de ce qui se trouvait ici ne sortirait de chez moi. Alors je me fis insulter par ces 2 garnements et qui plus est me menacèrent. Pour empêcher qu'elle ne fut prise, elle fut vidangée de son essence et le delco¹² enlevé.

23 juin [dimanche]

On voit passer quelques rares autos d'officiers allemands, mais tout leur trafic se fait sur la R.N.

24 juin [lundi]

Le pillage continue de s'effectuer au carrefour des 4 chemins, non content d'y voler des objets on y vole des autos. Après consultation avec **Victor Jusseau***, **adjoint** et **Denis Tremeau***, conseiller municipal nous nous rendons sur les lieux et, écœurés de voir ce qui s'est passé et se passe encore, nous décidons quand même, nous n'avons aucune directive, et que les allemands passent sur la route, d'emmener toutes les autos qu'il nous sera possible, et de les soustraire à la vue des passants. Aucune n'est en état de marche, mais avec les chevaux et le concours de **Pierre Lévêque*** et de **Paul Douhay*** nous réussissons à emmener et

¹¹

¹² « delco » n. m. (nom déposé : acronyme de Dayton engineering laboratories company). Dispositif d'allumage des moteurs à explosion. » Le Petit Larousse

ranger dans la cour le l'école 3 Simca 1 camion Citroën. Il restait encore un camion chargé de munitions, mitrailleuses, exactement situé au carrefour, et un camion de réparations enlisé au fossé sur la R.N. en direction de Sercy.

25 juin [mardi]

Le camion de munitions gêne considérablement la circulation, celui de réparations sur la R.N. ne gêne que les Boches qui à cet endroit doivent le détourner. De ce fait ils ont dégradé la route, creusé un large fossé et renversé un poteau téléphonique. Mais ce qui nous obsédait, c'est de voir que maintenant on ramasse les munitions qui jonchent l'herbe de la route (cartouches).

L'après midi avec **Victor et Maurice Jusseau***, ce dernier amenant un cheval nous retournons chercher tout ce qui reste encore. Nous ramassons des fusils cassés quelques uns n'ont aucun mal, des cartouches.

Le complément de sa fille

Madeleine BERTRAND recopie en août 1996 à la demande de Michel SERRES de la Société d'Histoire de Saint-Gengoux (S.E.H.N.) les notes de son père de 1940, et elle rajoute :

Le camion de munitions abandonné aux 4 chemins dont les 4 roues étaient crevées faisait l'objet de l'inquiétude de mon père. Il était chargé de caisses d'obus de 75, et mon père trouvait que cela était dangereux à manipuler. Il ne voulait pas prendre la responsabilité de mettre et faire mettre ces caisses sur un char de culture pour les amener en lieu sûr à la mairie. Mais l'un de nos Anciens Combattants, sans rien dire à personne, accomplit seul ce travail et arriva avec son char à cheval dans la cour de l'école le lendemain. Bien sûr mon père et tous ceux qui étaient là l'aidèrent à décharger les caisses d'obus avec beaucoup de précautions. Tout fut rangé et c'est bien plus tard que l'armée française vint prendre possession de son bien.

Le souvenir de Madeleine BERTRAND

Après avoir recopié toutes ces notes j'ai eu l'impression de me retrouver en esprit dans les sentiments de crainte, de peur, et surtout d'angoisse que nous avons vécus à cette époque, j'avais 21 ans.

Le plus mauvais souvenir que j'en garde ce fut le fait que pendant 5 ou 6 jours il n'y avait plus d'autorité en France ; on était livré à nous mêmes : plus d'ordres de nulle part, plus de Préfet, plus de gendarmes, plus d'armée puisqu'elle était toute disloquée et s'en allait à veau de l'eau n'importe où, le Gouvernement ??

où était-il ? Plus de nouvelles par suite du courant coupé. On sentait que chacun pouvait faire tout et n'importe quoi, rien ne pouvait l'arrêter. Ce fut long.

Les Anciens Combattants de 1914 -1918 n'en pouvaient plus d'écœurement et parfois les nerfs prenaient le dessus. Je me souviens d'un groupe de 3 ou 4 soldats français qui passaient à pieds devant chez nous – comme beaucoup d'autres avant eux – furent interpellés par deux Anciens Combattants, assez fort et de plus en plus violemment, les insultant les traitant de tout. Heureusement, la femme de l'un d'eux est venue les calmer, emmenant son mari à la maison. Pour ces hommes-là, il leur était difficile de se contenir.

Les acteurs

le capitaine **Allain**

Baillard, habitant le moulin de Nanceau

le capitaine **Béranger**

Bouillaud

Canet, Étienne

Canillot

Cognard, Paul

Curtil, la maison Curtil, actuellement 18 rue Cour Lombard (André Blondeau)

Douhay

Jean-Baptiste **Douhay** (dit Paul)

Pierre **Fèvre** (fils)

Flamand, Marcel

le brigadier René **Hallot**

Alphonse **Jusseau**, père de Henry Jusseau

Maurice **Jusseau**, père de Denise Malot et de Philibert Jusseau

Jusseau, Jean-Louis (dit Victor), adjoint, père d'Yvonne Brethenet

Pierre **Lévêque**, beau-père de Madeleine Lévêque

Pierre **Lévêque-Rabut**

Limousin père

M ... père, électricien

Mademoiselle Lucie **Mallet** (1908 – 1960), institutrice à Santilly de 1930 à 1959. Elle avait adopté plusieurs enfants, c'est pourquoi il est question ici de « sa famille ».

Marcilly, grand-père de Daniel Marcilly

Mayel, François, enterré à Messey-sur-Grosne, il s'agit de la ferme actuellement (XX) rue Cour Lombard (Bernard Blondeau)

Jean-Marie **Mussy**

Roger **Navarre**, maréchal des logis

Nazare J.

Rebouillat, Madeleine (1904 – 1994)

ou

Rebouillat, Albert (1858 – 1932)

Hyacinthe **Tomasini**, préfet de Saône-et-Loire en 1939 – 1940, Officier de la Légion d'honneur. La dernière signature avant l'arrivée des Allemands à Mâcon, date, d'après les actes aux archives de la S.E.H.N., du 16 juin. Il avait tout intérêt à s'éclipser avant l'arrivée « des hordes hitlériennes », comme il appelait l'armée allemande dans un circulaire, daté 17 mai 1940, dans lequel il écrit : « Une fois de plus, notre Département doit donner asile aux malheureuses populations chassées de leurs foyers par l'odieuse agression allemande qui se surpasse en cruauté et en barbarie.- Trois petits pays pacifiques habités par des peuples libres, aujourd'hui nos alliés, sont systématiquement ravagés.- Leurs habitants ont dû fuir précipitamment sous de sauvages bombardements et n'ont pu souvent emporter que les vêtements et le linge qu'ils avaient sur eux.- » Son successeur sera Paul Brun, préfet de la Saône-et-Loire en 1940 – 1941, dont la 1^{ère} signature, toujours d'après les papiers de la S.E.H.N. que j'ai à ma

disposition, date du 16 octobre 1940. Il est de nouveau question de Hyacinthe Tomasini à Soissons dans le département de l'Aisne le 27 mai 1944 en tant que « préfet clandestin » : ensemble avec Pierre Pène, commissaire de la République, il est nommé « pour représenter le Gouvernement provisoire de la République française ; une fois le département libéré, ils assurent le retour à la légalité républicaine ... » (Archives départementales de l'Aisne 02 (Expo virtuelle. Occupation : Résistance et collaboration : Libération, pacification. Consultées le 20 déc. 2015))

Denis **Tremeau**, conseiller municipal, grand-père de Dominique Lacour

Tremeau, Jean-Baptiste

II

Le contexte historique

Le chancelier du Reich allemand, Hitler avait annexé en mars 1938 son ex-patrie, l'Autriche, c'était l'« Anschluss ». Puis – avec l'approbation de la Grande-Bretagne et de la France (dans la Conférence de Munich) – il annexa, en septembre 1938, la partie germanophone de la Tchécoslovaquie, la région des Sudètes. En mars 1939, il s'empara de la Bohême-Moravie et démantela la Tchécoslovaquie. Ainsi, pour la première fois, Hitler passe au-delà de l'espace germanophone. A la suite de quoi, la France et le Royaume-Uni confirment leur garantie de secours aux Pays-Bas, à la Belgique et à la Pologne (mars 1939). Même pas six mois plus tard, Hitler attaque, le 1^{er} septembre 1939, la Pologne. La France et l'Angleterre déclarent en conséquence le 3 septembre la guerre à l'Allemagne – sans pour autant ne rien faire. On appelle cette période de huit mois d'inactivité la « drôle de guerre » (peut-être une traduction de l'expression anglaise de « phoney war ») : d'abord 110, ultérieurement 137 divisions alliées se trouvent en face de 23 divisions allemandes, sans mener la guerre que pourtant les deux pays avaient déclarée. Hitler peut donc en toute impunité terrasser la Pologne, en septembre 1939 (fin des combats le 1^{er} octobre). Après une pause d'hiver (surtout pour des raisons d'une météo rude) et l'absorption du Danemark et de la Norvège, en avril 1940, Hitler se tourne vers l'Ouest. L'attaque, 29 fois différée au cours de l'hiver, commence le 10 mai 1940. (Le même jour, en Angleterre Winston Churchill devient Premier ministre.) Avec 136 divisions l'armée allemande, contre 171 divisions alliées, renverse les Pays-Bas (capitulation le 15 mai), la Belgique (capitulation le 28 mai) et le Luxembourg. Ce même jour du 10 mai, elle passe – à la grande surprise des chefs politiques et militaires français – par les Ardennes pour attaquer la France.

Ce qui suit est une catastrophe sans précédent. À lire les plus de 300 pages que l'historien américain William L. SHIRER a consacrées aux événements du 10 mai, date du début de l'invasion allemande, jusqu'au 22 juin, date de l'armistice, donc de ces six semaines qu'il a fallu à l'armée allemande pour écraser une des plus puissantes armées du monde, on est déconcerté, abasourdi, stupéfait et étourdi.¹³

Il n'y a pas une seule faute que l'hierarchie et la plus grande partie des troupes françaises n'aient pas commise. La plus grande erreur du côté français était l'incapacité générale de s'adapter à une guerre et technique modernes ; on campait avec persistance sur une conception de la Grande Guerre. Le grand historien français du Moyen Âge et résistant, fusillé par les Allemands en 1944, analyse lui aussi dans son livre L'Étrange Défaite (écrit en 1940, publié en 1946) : « ...nos chefs ... ont prétendu, avant tout, renouveler, en 1940, la guerre de 1915 – 1918. Les Allemands faisaient celle de 1940. »¹⁴ On était pourtant au courant de la francophobie de Hitler, au plus tard depuis 1934, date de la publication non autorisée de la traduction française de Mein Kampf (publié en allemand en 1924 et 1925). Constamment, du côté français était-on pris de court ; la puissance et la rapidité de la progression de l'invasion allemande ont semé la panique.

Il est impossible d'énumérer et peser toutes ces défaillances. Ce n'est pas le lieu ici. On peut, par contre, résumer l'état d'esprit de la société française de 1940 : la France ne voulait pas faire cette guerre.

Trois jours après le début des hostilités, le 13 mai, l'armée allemande a déjà traversé la Meuse près de Dinant (par le pont, où le jeune Charles de Gaulle fut blessé le 15 août 1914) et commencé la « percée de Sedan », d'après cette ville si lourdement symbolique des relations franco-allemandes. Il y a eu plus de 50.000 tués de chaque côté. S'ensuit une fuite, en fin de compte inexplicable, en panique de la majeure partie des troupes françaises. Les armées allemandes arrivent le 17 mai à Bruxelles et sur l'Oise, le 19 sur l'Aisne, le 24 à Tournai, le 29 à Lille et à Ostende : 45 divisions anglaises, françaises et belges sont encerclées à Dunkerque. Plus de 300.000 hommes seront évacués vers l'Angleterre, abandonnant tout le matériel. Le 4 juin Dunkerque est pris. Les Allemands ont fait 1.200.000 prisonniers de guerre.

5 juin 1940 début de ce qu'on appelle « la bataille de France »,

¹³ SHIRER 1969, pp. 635 – 950. En tant que correspondant accrédité américain, Shirer a pu suivre en personne les événements

¹⁴ BLOCH 1946, édition de 1990, p. 84. Il s'agit là d'une phrase clé que d'autres auteurs ont repris(e), notamment AZEMA 1990, p. 134

8 juin	le haut commandant Weygand est déjà résigné à l'armistice,
10 juin	le gouvernement et le haut commandement français quittent Paris, tout comme plus de la moitié de ses habitants,
11 juin	la ligne Maginot (coût :) est abandonnée, 400.000 soldats français sont faits prisonniers ; Paris est déclarée ville ouverte ; le commandant en chef des armées françaises, le général Maxime Weygand, plaide pour un armistice,
14 juin	les Allemands occupent Paris ; la guerre est <i>de facto</i> perdue. On est à la veille des notes du maire de Saintilly. Le 15 juin, les troupes allemandes arrivent à Verdun, le 16 à Dijon, le 17 à Autun, Tournus et Chalon, le 19 à Brest et à Mâcon (à 8h30 le matin), et le 20 juin à Lyon,
16 juin	le maréchal Pétain (84 ans) nommé chef du gouvernement,
17 juin	le jeune général de Gaulle (49 ans) s'envole en exil à Londres, Pétain demande l'armistice, de Gaulle est sommé de rentrer,
18 juin	appel de Charles de Gaulle de Londres : « La défaite est-elle définitive ? Non ! ... rien n'est perdu pour la France. ... Quoiqu'il arrive, la flamme de la résistance française ne doit pas s'éteindre et ne s'éteindra pas. »
19 juin	de Gaulle : « moi, Général de Gaulle, soldat et chef français, j'ai conscience de parler au nom de la France. » Le 2 août, de Gaulle sera condamné à la peine de mort pour trahison et désertion,
22 juin	signature de l'armistice franco-allemande. La France est divisée en deux « zones », l'une occupée, l'autre dite « libre » ; 1, 9 millions de prisonniers français,
25 juin	avec l'entrée en vigueur de l'armistice, la « ligne de démarcation » est instaurée,
28 juin	le gouvernement de Londres reconnaît publiquement le général de Gaulle comme chef des « Français Libres »,
10 juillet	en donnant les « pleins pouvoirs » à Pétain, le parlement français (c'est toujours celui du Front Populaire !), réuni à Vichy, met fin à la Troisième République et constitue l'« Etat français » (<u>J.O.</u> 11 juillet 1940).

Des conséquences historiques

Tout comme la victoire des Alliés en 1918 avait contribué à une sorte de blocus mental de l'hierarchie française militaire et politique, ce qui devait devenir la raison principale de la défaite étrange dans la guerre suivante, le succès rapide, total et au-delà de ce qu'on attendait du côté allemand, assaisonné d'une bonne portion de chance, avait elle aussi une conséquence historique : Hitler était

personnellement intervenu, en février 1940, dans l'élaboration du plan militaire de cette campagne à l'Ouest, et le succès de celle-ci lui montait en fin de compte à la tête et le faisait dorénavant croire dans ses qualités supérieures de commandant en chef, avec les résultats qu'on sait ...

Et Santilly dans tout cela ?

Si j'ai insisté sur le cadre historique, c'est que ce petit village bourguignon s'est trouvé, à ce moment cruel de l'histoire de la France d'une manière paradoxale en plein centre de l'actualité et en même temps coupé du monde.

Comme par une étrange concomitance de(s) circonstances, Santilly et son maire se trouvaient sans contact avec le monde extérieur, puisqu'il n'y avait pas d'électricité, donc pas de radio, donc pas de connaissance de ce qui se passait en France, en Europe, dans le monde, pendant ces journées historiques qui précédaient l'armistice. Jean-Baptiste Terrier relate les événements sans influence de l'extérieur. Santilly était tout bêtement coupé du monde et en même temps au centre de l'Histoire, écrite avec un H majuscule.

Le flux, en provenance du Nord, de plus en plus dense de la population qui fuit l'invasion de l'armée allemande

Le passage, le 15 juin à 16 heures, du premier convoi militaire de l'armée française en déroute

L'augmentation des deux sortes de fuyants, des civils et des militaires, le 16 juin

L'évanouissement progressif de l'ordre

Le flux qui continue de se dérouler le 16 juin sur les routes [481] et 49

L'angoisse qui augmente

La file des voitures des civils qui diminue faute d'essence, remplacées par la suite par des chariots, de toute évidence des gens qui ne sont pas partis d'aussi loin qu'avant les Belges, Luxembourgeois et Parisiens

Le rôle des bruits qui courent, qui font enfler « la marée évacuatrice », qui emmène de plus en plus de gens, laissés sans directives ni renseignements

Et toujours, tous ces jours dramatiques et tragiques – tous les observateurs et historiens le remarquent – cette splendide météo ...

Santilly vit sous le bourdonnement de l'invasion militaire allemande et sous le grondement d'un orage d'été. Et son maire, Jean-Baptiste TERRIER, suit jour pour jour dans une sorte de journal les événements qu'il commente avec de plus en plus d'écœurement.

L'écho littéraire

Ce moment pénible et unique a trouvé une expression émouvante dans un poème de Louis ARAGON (1897 – 1982), écrit en juillet 1940 :

Les lilas et les roses

O mois des floraisons mois des métamorphoses
Mai qui fut sans nuage et Juin poignardé
Je n'oublierai jamais les lilas ni les roses
Ni ceux que le printemps dans les plis a gardés

Je n'oublierais jamais l'illusion tragique
Le cortège les cris la foule et le soleil
Les chars chargés d'amour les dons de la Belgique
L'air qui tremble et la route à ce bourdon d'abeilles
Le triomphe imprudent qui prime la querelle
Le sang que préfigure en carmin le baiser
Et ceux qui vont mourir debout dans les tourelles
Entourés de lilas par un peuple grisé

Je n'oublierai jamais les jardins de la France
Semblables aux missels des siècles disparus
Ni le trouble des soirs l'énigme du silence
Les roses tout le long du chemin parcouru
Le démenti des fleurs au vent de la panique
Aux soldats qui passaient sur l'aile de la peur
Aux vélos délirants aux canons ironiques
Au pitoyable accoutrement des faux campeurs

Mais je ne sais pourquoi ce tourbillon d'images
Me ramène toujours au même point d'arrêt
À Sainte-Marthe Un général De noirs ramages
Une villa normande au bord de la forêt
Tout se tait L'ennemi dans l'ombre se repose
On nous a dit ce soir que Paris s'est rendu
Je n'oublierai jamais les lilas ni les roses
Et ni les deux amours que nous avons perdus

Bouquets du premier jour lilas lilas des Flandres
Douceur de l'ombre dont la mort farde les joues
Et vous bouquets de la retraite roses tendres
Couleur de l'incendie au loin roses d'Anjou

Ouvrages consultés

Archives de la S.E.H.N.

Archives départementales de Saône-et-Loire (AD71)

Archives départementales d'Aisne (02) www

AZÉMA, Jean-Pierre (*1937) 1940. L'année terrible. Paris : Seuil, 1990, 384 pages

BLOCH, Marc (1886 – 1944) L'Étrange Défaite. Paris : Gallimard, (1946) édition folio 1990, 328 pages

GAULLE, Général Charles de (1890 – 1970), Mémoires de Guerre, vol 1 : L'Appel 1940 – 1942, Paris 1954

PLOETZ, Karl Auszug aus der Geschichte. Würzburg 1968 (27e édition), 2296 pages

SERRES, Michel / THÉVENIN, André (s.l.d.) St Gengoux le National et entre Grosne et Guye. Témoignages et récits, de 1940 à 1944. Saint-Gengoux-le-National : S.E.H.N., [2005], 162 pages

SHIRER, William L. L'Effondrement de la Troisième République. Enquête sur la chute de la France en 1940. New York : Simon & Schuster, 1969. Traduction française Stock 1970 ; édition allemande Droemer 1970, 1086 pages

WATZLAWICK, Paul (1921 – 2007), BEAVIN, Janet Helmick et JACKSON, Don D. Une logique de la communication. Paris : Seuil, 1972, éd. Points, n° 102, 1979. Original : Pragmatics of Human Communication. A Study of Interactional Patterns, Pathologies, and Paradoxes. New York 1967

Arrivée des soldats 1940.doc »
116 Ko
38.766 caractères
22 pages
10 décembre 2023